

THÉOLOGIE

Avons-nous besoin des théologiens ?

Le P. Bernard Sesboué, jésuite, théologien, auteur de Introduction à la théologie, histoire et intelligence du dogme (Salvator), répond aux questions de Sophie de Villeneuve dans l'émission "Mille questions à la foi" sur Radio Notre-Dame. Publié le 30/11/2017.



Sophie de Villeneuve : Un internaute du site croire.com nous demande : « L’Eglise a-t-elle besoin de théologiens ? »

B. S. : Je trouve cette question un peu inquiétante, car elle semble sous-entendre que la théologie n’intéresse personne, et qu’il est des gens pour creuser des questions très compliquées, alors que l’on pourrait fort bien s’en passer. C’est le signe pour moi que le contenu de la foi n’intéresse plus. Et que le travail de ceux qui essaient d’interpréter la foi, de la retraduire, de la faire comprendre – travail qui doit toujours être refait à chaque génération –, l’Eglise au fond n’en a pas besoin. Mais que serait une Eglise qui dirait aux théologiens que leur travail ne l’intéresse pas ? Cela voudrait dire que toutes les affirmations de la foi seraient répétées comme des paroles de perroquets et perdraient peu à peu leur sens. Mais nous savons combien il est difficile de faire comprendre le sens réel des affirmations théologiques ou doctrinales. Une foi qui se contente de la répétition, finalement, pourrait affirmer n’importe quoi, cela ne gênerait personne. Qu’il y ait trois personnes dans la Trinité et non quatre, qui cela pourrait-il bien intéresser ?

Peut-être que derrière cette question un peu impertinente, il y a aussi l’idée que la théologie complique les choses. Est-ce vrai ?

B. S. : Cela a peut-être été vrai à certaines époques, notamment celle de la nouvelle scolastique au XIXe siècle, dont nous sommes les héritiers. On peut penser qu’elle a posé des questions inutiles.

Qu’est-ce que la scolastique ?

B. S. : Dans l’histoire de l’Eglise, on distingue la théologie des Pères de l’Eglise, du Ier au VIe ou VIIe siècles. Puis, au Moyen Âge, se sont développées un certain nombre d’écoles de théologie, et l’on est passé à une théologie qui s’est voulue plus scientifique mais aussi plus scolaire. Cette théologie scolastique a dominé le Moyen Âge dans un effort d’exposés et de réflexions très intéressants. Au XVIe siècle, on a pensé qu’on avait suffisamment spéculé, et on est revenu à l’histoire, avec en particulier une théologie de controverse entre catholiques et protestants. Les questions étaient posées au niveau historique : quelle Eglise peut se dire la véritable héritière de l’Eglise primitive ? Le XVIIIe siècle a été pour la théologie un siècle de néant, alors que ce fut le grand siècle de la philosophie, avec en particulier l’idéalisme allemand, Kant surtout, qui a renouvelé les manières de penser. Au XIXe siècle, il y a eu un renouveau théologique avec l’école

allemande de Thübingen. Au milieu du XIXe siècle, le pape Léon XIII a voulu relancer une théologie scolastique nouvelle. La théologie vieillissante du XVe-XVIe siècle avait déjà posé des questions inutiles, et on a retrouvé au XIXe un ronron théologique coupé d'une foi plus populaire. Le XXe siècle, en revanche, a été un très grand siècle théologique. Il y a eu en France de très grands théologiens, dans la famille dominicaine et dans la famille jésuite, avec le P. Congar, le P. de Lubac et bien d'autres. Ils ont vraiment relancé une nouvelle théologie. Pour ma part, j'ai écrit une histoire des dogmes entre 1992 et 1996. Il n'y en avait pas eu en France depuis 1907 ! Or il y avait eu beaucoup de nouveautés dans la compréhension et l'interprétation des dogmes.

On a donc vraiment besoin des théologiens pour connaître et comprendre le contenu de notre foi...

B. S. : J'estime qu'on n'a pas le droit de dire aux autres ce que l'on ne comprend pas soi-même clairement. Car alors on emploie un charabia que les autres ne peuvent pas comprendre. Cela vaut pour les parents qui parlent de leur foi aux enfants. Si l'enfant pose une question dont l'adulte ne comprend pas la pertinence, il doit lui répondre : « C'est une question difficile, je vais me renseigner, je te répondrai plus tard » .

Cela veut dire que l'Eglise a besoin des théologiens pour redéfinir le contenu de la foi pour chaque époque ?

B. S. : Bien sûr ! C'est pourquoi la question du vocabulaire est très importante. Le langage de la théologie ne peut pas ne pas évoluer, il doit avoir le souci d'être compris. L'ennui, c'est qu'il y a eu une sorte de rupture, dont la théologie scolastique est un peu responsable, entre la science théologique et la foi populaire. Souvent, les sermons que nous entendons sont pieux, mais ne sont pas assez théologiques. Ils ne répondent pas aux questions que le public se pose mais n'a pas le courage de poser.

Sans théologie, notre foi se réduirait à une forme de piété ?

B. S. : Oui. Et une piété qui n'aurait plus de sens. On ne peut pas demander à un homme ou une femme de bonne volonté qui cherche un sens à son existence d'adhérer à des propos qu'il ou elle ne comprend pas. Le drame de notre époque, c'est la perte du sens. Paul Ricœur l'avait déjà dit dans les années 1970 : au moment où nous disposons de plus en plus de moyens de communication, de procédés scientifiques, de moyens, nous perdons le sens des buts. L'absence de but et de sens dans nos existences, c'est là que réside le malaise de nos vies. Et je dirais qu'actuellement, la grande responsabilité de l'Eglise est d'essayer de redonner du sens à la vie. Que notre vie ne soit pas une suite de petits bonheurs passagers. Il est normal de désirer être heureux et de vivre le mieux possible. Mais, comme le disait Lévi-Strauss au cours d'une émission de télévision, ou bien le sens est dans l'homme, ou bien l'homme est dans le sens. Je tiens bien sûr que l'homme est dans le sens.

Vous avez fait de la théologie toute votre vie, vous avez écrit de nombreux livres qui ont beaucoup servi aux chrétiens d'aujourd'hui. La théologie vous a-t-elle rendu heureux ?

B. S. : Oui, car elle m'a permis de répondre à un certain nombre de questions sur lesquelles je n'y voyais pas clair au départ.